

Rentrée solennelle du Barreau de Toulouse 2018

LA DIAGONALE D'UN FOU

par Michel MONTAZEAU, premier secrétaire

« *Que dites-vous ?... C'est inutile ?... Je le sais !*
Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès ! »

Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*

Entre ici ! Approche-toi, François Vintrou, avec ton cortège de ténèbres et de lumières ! Un dernière fois, hante ces lieux que tu as si bien connus et laisse ton aura irradier ces murs.

Il y a de cela neuf ans, jour pour jour, ton âme de feu quittait son écorce charnelle pour l'au-delà. Peut-être es-tu apaisé aujourd'hui, toi qui ne le fus jamais de ton vivant.

Je n'en sais rien...

Toi qui, en 1989, te tenais exactement à ma place, devant tes pairs, pour prononcer un mémorable discours dans lequel tu assurais la défense de Julien Sorel, le tragique et coupable héros de Stendhal, expliquant sa tentative de meurtre sur Mme de Rênal, sondant son esprit, ses sentiments, et exposant à la face du monde le mal être d'un jeune homme ambitieux né dans une époque trop étriquée pour lui.

Est-ce si étonnant de toi ?

Est-ce si étonnant de ta part d'avoir défendu Julien Sorel, jeune homme passionné par l'épopée napoléonienne mais désespérément étouffé durant la morne Restauration ?

Est-ce si étonnant de ta part d'avoir voulu expliquer le parcours de ce fils de charpentier à l'intelligence prodigieuse, mis en pension chez le cynique bourgeois Monsieur de Rênal ?

Est-ce si étonnant, pour ceux qui t'ont connu, que tu aies voulu démontrer la revanche de Julien Sorel sur sa condition, sur la vie et sur le monde ?

Au contraire, j'ai l'intime conviction que tout cela avait du sens et que défendre Julien était une pudique façon de parler de toi.

Car oui, tu ressentais, comme lui, le drame de ta haute condition d'esprit se fracassant contre le mur d'une époque désenchantée où les bonnes intentions, bien que publiquement affichées, sont comme l'eau dans le désert.

Comme lui, tu voyais avec acuité les ressorts d'une société hypocrite dont tu n'acceptas jamais les compromissions.

Oui, tout cela avait du sens. Cela en avait d'autant plus que le noir de ta robe s'opposa toute ta vie au rouge de celle des magistrats.

Mon Cher Confrère, laisse moi l'honneur de te faire revivre un court instant et de tenter d'expliquer ton chemin.

Celui d'un fou.

Le mot pourrait choquer. Mais tout dépend du sens que l'on donne au mot « *fou* ». Il y a bien sûr le fou psychiatrique, pathologique, mais je ne parle pas de celui-là.

Il y a surtout le fou révolté et passionné, celui que l'on craint encore plus parce-qu'on l'admire.

Celui qui croit en un idéal peut-être chimérique mais qui en a la foi inébranlable.

Celui qui ne choisit pas la voie royale, la vanité ou le confort mais plutôt les chemins escarpés, l'humilité et l'abandon.

Celui qui avance, envers et contre tout, à rebours de la médiocrité.

Oui, François Vintrou, tu étais sans aucun doute fou à lier !!!

Et cette folie bien particulière, qui n'est propre qu'à de rares élus, m'évoque celle d'un héros de roman bien connu mais incompris.

François, tu as voulu réhabiliter Julien Sorel, je vais maintenant suivre ton exemple pour à mon tour réhabiliter le plus dément de tous les fous.

DON QUICHOTTE.

Car il me semble évident que le chevalier à la Triste figure a beaucoup à nous apprendre sur nous-même et sur notre fonction...

Don Quichotte n'est pas simplement un hurluberlu qui confond les moulins avec des géants, les troupeaux de moutons avec des armées, les paysannes avec des princesses ou les auberges avec des castels. Non !

Alonso Quichada est un gentilhomme, passionné de littérature chevaleresque, qui décide un beau jour de quitter ses biens et sa condition pour partir à l'aventure, chevauchant son destrier Rossinante et accompagné du simple Sancho Panza en guise d'écuyer.

Mais se souvient-on seulement du serment que prononce Don Quichotte lorsqu'il quitte la Mancha ?

Celui de venger les offenses, de redresser les torts, de réparer les injustices, de se mettre au service des plus faibles et d'être le dernier rempart des affligés, ceux qui n'ont plus rien.

Voici donc la folie d'un Hidalgo vivant dans une Espagne en plein siècle d'or, où tout n'est que gloire et fastes, qui décide d'endosser un bien risible et désuet sacerdoce : celui du chevalier errant.

Comme tout chevalier errant qui se respecte, Don Quichotte dédie sa vie à une noble dame. Il choisit alors Dulcinée, l'idéal féminin, qu'il prend pour une princesse alors qu'elle n'est que simple paysanne et qu'il ne rencontrera jamais.

Tout au long de son épopée, Don Quichotte tombera à maintes reprises et se heurtera à l'incompréhension, au mépris et à l'hostilité de ses contemporains, surtout ceux qui représentent, à cette époque, le pouvoir, la censure et l'Inquisition.

Ainsi, voilà la réponse que fit Don Quichotte à un ecclésiastique borné l'ayant ouvertement méprisé pour son mode de vie et sa quête déraisonnable :

« Serait-ce donc se lancer dans une vaine entreprise ou perdre son temps que de le passer à courir les routes en y cherchant, non pas les plaisirs de ce monde, mais les épreuves par lesquelles les hommes de bien atteignent l'immortalité ? Il y en a qui choisissent la voie spacieuse de l'ambition et de l'orgueil, d'autres celle de l'adulation servile, d'autres encore empruntent la voie de l'hypocrisie trompeuse [...]. Quant à moi, guidé par mon étoile, je m'aventure sur l'étroit sentier de la chevalerie errante, où l'on méprise l'argent, mais non l'honneur. [...] A vous de juger si quiconque pense de la sorte mérite d'être traité de fou. »

Mes Chers Confrères, avec la haute idée qu'il a de sa mission, je suis persuadé qu'aujourd'hui Don Quichotte jurerait, comme chevalier, d'exercer ses fonctions avec dignité, conscience, indépendance, probité et humanité.

Mais la singularité de Don Quichotte, ce n'est pas simplement sa quête du bien, c'est surtout la conscience de l'absurdité de son existence.

Le sentiment de l'absurde naît dans l'esprit qui comprend que la réalité du monde qu'il se représente échappe totalement à son entendement.

La réalité ne peut être quantifiée ou unifiée. La science et la raison n'ont pas réponse à tout.

Le monde ne correspond pas à nos schémas moraux : il n'est ni juste, ni tendre, ni tolérant. Il est irrationnel, passionné, contradictoire et tragique.

Si bien que lorsque l'on conçoit que l'existence est absurde, que son sens nous échappe, que tout est vain, la grande question est : COMMENT VIVRE AVEC ?

Plusieurs réponses existent : certains ignorent cette question, certains se suicident, d'autres placent leurs espoirs dans la vie après la mort et cheminent ainsi.

D'autres enfin choisissent de lutter face à l'absurdité constatée.

À l'image de Sisyphe qui remonte inlassablement sa pierre en haut de la montagne tout en sachant qu'il devra recommencer encore et encore, ceux-là sont conscients qu'ils sont prisonniers de leur condition de simples mortels et vouent leur existence à donner tort au monde, à gagner des batailles sans espoir de gagner la guerre.

C'est donc ainsi qu'il faut comprendre la folle aventure de l'Hidalgo Don Quichotte : celle d'une quête de l'impossible sublimée par la liberté et la volonté d'un homme qui lutte humblement jusqu'à sa fin, le cri de l'Homme face au silence du monde.

La vie se conçoit donc comme un baroud d'honneur.

Toi aussi François, tu décidas très tôt de quitter une confortable collaboration dans un beau cabinet pour emprunter seul la voie de l'avocat pénaliste.

D'aucuns qui t'ont connu peuvent dire sans mentir que tu exerças la défense pénale avec passion et désintéressement, en t'efforçant toujours d'exposer la lueur d'humanité, même infime, de chaque accusé.

De tribunaux en cours, d'échecs en victoires, tu avais compris l'utilité de la souffrance et la nécessité impérative, non pas d'avoir des idées ou des causes, mais de les éprouver.

Fin juriste, connaissant tes dossiers, tu préparais le moins possible les audiences pour te confronter à l'immédiateté de l'instant, par goût du danger, par amour du défi !

La Justice idéale, la foi en l'Humain, tels étaient tes missions ! Alors même que la Justice est imparfaite et parfois tragique, précisément à l'image de l'Homme !

Mais qu'importe ! Qu'importe ! Confronter l'idéal à la décevante réalité, cela seul pouvait t'exalter.

Tu n'as donc pas suivi la ligne droite que la nature impose à tout Homme jusqu'à la mort, tu n'as pas subi ton destin, car tu t'es exposé de prétoires en prétoires, de batailles en batailles jusqu'à ton dernier souffle.

François, tu traversas l'échiquier de ta vie comme un fou, en diagonale.

C'est ainsi que, lors de ta dernière défense aux assises, dix jours avant ton décès, tu te présentas en fauteuil roulant, poussé par ton fils.

Le procès se déroula. L'avocat général prononça ses réquisitions sans se lever.

Quand enfin tu fus appelé à la barre pour assurer la défense, le Président t'autorisa aimablement à plaider assis.

Lentement, tu te levas. Tu plaidas pendant plus d'une heure. Ta voix était faible, ton corps mourant. Mais ton âme ne fut jamais aussi flamboyante !

Tu te rassis épuisé sur ton fauteuil, au bout de ton calvaire.

L'avocat était vaincu par sa conquête. Pour la première fois, François, tu baissas la tête.

Quelle ironie ! Alors que le verdict n'était pas encore tombé, seul l'avocat était déjà condamné !

Ton dernier adversaire n'était pas l'accusation ! Non ! C'était la mort !!!

Tu savais très bien que la vie est un procès dans lequel elle a toujours le dernier mot !

Te rebeller ainsi contre ta condition d'Homme, contre ta propre fin, quel bras d'honneur ! Folie absolue !!!

Pourtant, il me semble que cette révolte est la plus belle qui soit, **celle que l'on gagne en perdant.**

Tel le Général Cambronne à Waterloo, tu aurais pu prononcer ces mots qui résonneront encore à travers les siècles : « *La garde meurt, mais ne se rend pas !* », phrase qui fit dire à Victor Hugo : « *Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est vaincre.* »

C'est là toute ton œuvre.

Cher Confrère, toi qui aimait Stendhal, entend ce que dit le Comte Mosca à Fabrizio del Dongo dans la Chartreuse de Parme : « *De tous temps les vils Sancho Panza l'emporteront à la longue sur les sublimes Don Quichotte.* »

Pas cette fois. Ta vie, comme celle de Don Quichotte, fut un triomphe.

François Vintrou, par ta robe, par ta vie et par ta mort, tu as réussi à nous démontrer que la voie que l'on choisit importe peu, seule la volonté de lutter face à son destin suffit à accomplir l'existence.

Ta folie n'était donc que sagesse, celle d'avoir compris que c'est encore plus beau lorsque c'est inutile.

Mon cher Confrère, avant de te laisser rejoindre l'éternité, laisse-moi l'honneur, une ultime fois, de prononcer ton épitaphe :

*« Ci-gît l'hidalgo valeureux,
Le chevalier illustre et preux,
Dont la mort n'a point triomphé
Bien qu'il ait enfin trépassé.
Il brava l'univers entier,
Fut l'épouvantail des peureux,
Le pourfendeur des fielleux.
Il eut le plus grand des courages :
Vivre en fou et mourir en sage. »*